

Études littéraires africaines

AMOUGOU (LOUIS BERTIN), DIR., *CE QUE PARIS FAIT AUX LITTÉRATURES FRANCOPHONES*. [N° SP. DE] *LA TORTUE VERTE. REVUE EN LIGNE DES LITTÉRATURES FRANCOPHONES*, (UNIVERSITÉ DE LILLE 3 / ALITHILA), DOSSIER N° I, JANVIER 2012, [87 P. A4]. – ISSN 1968-3782. DISPONIBLE À : WWW.LATORTUEVERTE.COM



Pierre Halen

Numéro 34, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018489ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018489ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2012). Compte rendu de [AMOUGOU (LOUIS BERTIN), DIR., *CE QUE PARIS FAIT AUX LITTÉRATURES FRANCOPHONES*. [N° SP. DE] *LA TORTUE VERTE. REVUE EN LIGNE DES LITTÉRATURES FRANCOPHONES*, (UNIVERSITÉ DE LILLE 3 / ALITHILA), DOSSIER N° I, JANVIER 2012, [87 P. A4]. – ISSN 1968-3782. DISPONIBLE À : WWW.LATORTUEVERTE.COM]. *Études littéraires africaines*, (34), 127–131. <https://doi.org/10.7202/1018489ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2013

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

AMOUGOU (LOUIS BERTIN), DIR., *CE QUE PARIS FAIT AUX LITTÉRATURES FRANCOPHONES*. [N° SP. DE] *LA TORTUE VERTE. REVUE EN LIGNE DES LITTÉRATURES FRANCOPHONES*, (UNIVERSITÉ DE LILLE 3 / ALITHILA), DOSSIER N°1, JANVIER 2012, [87 P. A4]. – ISSN 1968-3782. DISPONIBLE À : WWW.LATORTUEVERTE.COM

Sous la direction de Jean-Christophe Delmeule, *La Tortue verte* est une publication périodique en ligne, en libre accès, qui porte l'estampille de l'Université de Lille 3 ; après un n°0 publié en janvier 2011 (*L'Imposture*), elle a tenu, depuis janvier 2012, un rythme trimestriel ; le n°2 a été consacré à *La Norme*, le n°3 aux *Littératures policières francophones*, le n°4, daté de décembre 2012, à *Rachid Boudjedra*. Nous ne signalons ici que le n°1 : *Ce que Paris fait aux littératures francophones*, dont le propos concerne des enjeux essentiels aujourd'hui.

Dans son introduction, Louis Amougou prend acte sans trop d'états d'âme d'une domination parisienne qui, me semble-t-il, n'est sans doute pas aussi absolue qu'il l'écrit (« Paris exerce un monopole sans partage [...] », p. 2) et qu'on aurait certes tort de présenter comme naturelle, voire même, simplement, comme « incontournable » (*id.*). Le fait est, cependant, que domination il y a, et que ce titre plaisamment calqué sur celui d'un essai de Nathalie Heinich (*Ce que l'art fait à la sociologie*, 1998) amène avec lui la question essentielle des conséquences, sur les pratiques littéraires, y compris la création elle-même, de cette domination des périphéries par un centre *de facto*.

La protestation *de jure* contre cette inégalité occupe une partie des réflexions de ce dossier ; ce ne sont pas, à mon sens, les plus productives du point de vue de la recherche. C'est surtout le cas du premier article, dû à Claude Éric Owono Zambo, qui part de l'équation : « monopole éditorial, péril créateur » (p. 6). On ne peut, certes, qu'approuver *a priori* la formule, mais, outre que le terme de *monopole* n'est pas le plus adéquat, il est difficile de souscrire à l'idée qu'il pourrait, voire qu'il devrait exister un « livre vraiment authentique » (*id.*), basé sur une langue propre, qui serait un « véhicule de conscience identitaire » (p. 7), garantissant « la conscience originelle et authentique de sa pensée » (p. 8). Selon ce spécialiste de l'œuvre de Mongo Beti, l'usage du français « fait de l'écrivain africain [...] un auteur enchaîné, prisonnier d'un espace linguistique qui le confine dans une sorte de mélancolie de sa véritable vocation (conteur) et expression (sa langue maternelle) » (p. 14). Ces retours d'idéologie amènent des aveuglements comme celui-ci : « Paris n'aime pas le subversif dans tous ses états ; qu'il soit

esthétique, langagier ou éthique » (p. 15). C'est évidemment d'un simplisme qui confine à la contre-vérité.

Plus subtilement et davantage dans un esprit de recherche, Louis Amougou s'aventure, de son côté, dans l'exploration d'une hypothèse assez intéressante en soi, basée sur le décalage, dans les années 90, entre une Afrique qui connaît une effervescence politique et une France qui dispute de la fin des idéologies, et même de la « mort du politique » (p. 24). Le renoncement à l'engagement des auteurs africains immigrés (Sami Tchak, en première ligne) serait, en somme, le résultat d'une contamination locale, celle d'une maladie peu compréhensible eu égard aux réalités africaines. En réalité, une approche en termes d'autonomie littéraire aurait éclairé cela, me semble-t-il, de manière plus probante ; mais l'hypothèse de L. Amougou, où quelque nostalgie de l'époque de la négritude se fait sentir, a néanmoins de quoi faire réfléchir, dans la mesure où, allant plus loin, elle pense pouvoir relier aussi le phénomène à la « montée des attitudes xénophobes et racistes » (p. 27) en France, d'après le sentiment qu'on pouvait nourrir au spectacle de l'actualité politique.

Autre contribution camerounaise, mais venant de Dschang celle-là, l'article d'Yves-Abel Feze est lui aussi une réflexion de recherche : il s'interroge à propos de « la réception endogène des écrivains camerounais sur Seine » ; le mot « endogène » n'est sans doute pas celui qui convient : il s'agit en fait du champ local, périphérique, et de la manière dont il réagit ou non aux mouvements du centre. Si l'enquête quantitative est un peu vague, la perspective générale est intéressante. On apprend ainsi qu'« un seul de ces romanciers est présent [dans les programmes d'enseignement]. Il s'agit de Gaston-Paul Effa [...] » (p. 31). On comprend surtout qu'il se forme ce que l'auteur appelle un « champ littéraire paradoxal » (p. 35), expression qu'on peut mettre en relation avec le concept, sans doute plus juste, d'*antinomie* (P. Dirks), mais qu'on peut lire aussi au sens littéral ; or, de quelle(s) doxa(s) s'agit-il en ce cas ? Répondre à cette question, encore une fois, nous ferait inévitablement remonter à la négritude. Quoi qu'il en soit, cette analyse stimulante, parfois rapide, mais bien informée et lucide, amène à cette conclusion qu'il pourrait y avoir « deux littératures camerounaises » (p. 36).

La même interrogation se retrouve ensuite pour l'Île Maurice, dans la contribution d'Evelyn Kee Mew et d'Emmanuel Bruno Jean-François, assurément la plus achevée et la plus convaincante de cet ensemble, qui parle d'une « double appartenance » (p. 44). Après avoir comparé les conditions de production et de reconnaissance des

œuvres mauriciennes qui sont publiées localement et publiées à Paris, après avoir aussi discuté le concept de littérature-monde, les auteurs concluent à l'existence de « deux circuits de production littéraire », non sans s'interroger, finalement, sur les destinées des « écrivains de l'ombre ». Cette expression fait inévitablement penser à l'appellation d'« écrivains du silence », naguère utilisée pour les auteurs zairois restés au pays sous un régime dictatorial ; mais l'oppression, ici, vient de l'inégalité des conditions de production, inégalité qui peut entraîner, certes, « une différence de qualité littéraire », mais pas forcément (p. 51).

Une étude de cas – encore Sami Tchak – est ensuite proposée par Till R. Kuhnle, mais la problématique reste générale : celle du passage de la *négritude* à la *migritude*, ou, en d'autres termes, celle de l'*afropolitanisme* (Mbembe) face aux positions conservatrices, par exemple de L. Kesteloot, voire face à l'idéologie postcoloniale dans la mesure où celle-ci pourrait en être le relais. Les romans de S. Tchak, dont l'auteur montre les affinités, notamment, avec des références intellectuelles cubaines, mais aussi avec Céline, apparaissent ainsi essentiellement comme non dualistes et, en fin de compte, comme les témoins d'une quête d'universalisme renouvelé, où la question de l'altérité se repose à nouveaux frais.

Autre étude de cas, la contribution de Daniel Larangé s'intéresse au « Pari(s) littéraire des écrivaines franco-camerounaises ». La complaisance rhétorique et la témérité de quelques formules de toute évidence excessives (Paris « reste pourtant la capitale de l'amour », p. 68 ; « [...] la lutte des sexes, dont la violence a été importée, et qui a contaminé[,] dans la société africaine[,] les rapports amoureux », p. 69 ; les « manigances machiavéliques » des médias, p. 71 ; « l'école mate et formate », p. 75, etc.) ne devraient pas empêcher le lecteur de se risquer à suivre, au moins un temps, la hardiesse de certaines hypothèses. Ainsi, ces femmes seraient à la recherche d'un « père perdu » qui « se trouve être l'ancien colonisateur » (p. 69), d'où le jeu narcissique avec la « puissance médiatique », selon les termes de C. Beyala. Sans y répondre vraiment, – l'écriture, à force de faire miroiter des formules, ne paraît mener aucune réflexion à son terme –, D. Larangé a toutefois le mérite de toucher à des dimensions rarement évoquées, spirituelles notamment, qu'il se risque à penser en même temps que d'autres, non moins essentielles (la sexualité, les médias, le roman familial et son versant psychanalytique).

La dernière contribution, qui rejoint la première de propos délibéré, est due à Hervé Tchumkam. La question qui figure dans le

titre : « Qui a peur des littératures de banlieues ? », en indique l'esprit militant et la position dualiste, les littératures en question étant présentées comme « l'ennemie de l'intérieur » pour une institution politico-littéraire française frileuse et xénophobe. La littérature-monde est ici aussi prise à partie, pour ce qu'elle serait une prise de position élitiste destinée à pratiquer l'exclusion des écrivains « muselé[s] » ou « ignoré[s] en raison d'une affiliation quasi urbano-ethnique » (p. 81).

La discussion tourne autour du collectif « Qui fait la France ? » et du recueil *Chroniques d'une société annoncée* (Paris : Stock, 2007), avec en arrière-plan le concept de *Communauté qui vient* dû à G. Agamben (Paris : Seuil, 1990), ce qui explique certains tours un peu messianiques du propos. Je ne veux pas préjuger de ce que sera la reconnaissance future des auteurs concernés (sont mentionnés : Thomté Ryam, Jean-Éric Boulin, Mohammed Razane, mais rien ne vient ici démontrer la valeur littéraire de leurs œuvres, dont le relatif insuccès est ainsi trop facilement mis sur le compte d'une sorte de complot réactionnaire) ; en revanche, le mauvais procès qui est ici fait à un journaliste du *Nouvel Observateur*, sur la base de ce qui paraît une mauvaise compréhension de l'intertexte flaubertien, ne m'a guère convaincu.

Plus généralement, cet article permet de cerner une sorte de ligne de faille dans l'ensemble de ce dossier, dont les contributions sont essentiellement camerounaises, sauf trois. Cette ligne sépare les tenants de positions militantes que je serais tenté de qualifier de *modernes* (bien qu'elles prolongent la tradition du militantisme négro-africain) et des positions que, de même, je qualifierais rapidement de *post-modernes*, dans la mesure où elles prennent acte des sémiologies et des identifications plurielles qui sont désormais en jeu dans un monde globalisé.

Paris joue donc tour à tour, voire à la fois, le rôle de l'institution dominante (le « colon perpétuel ») et celui du creuset cosmopolite, où l'Autre apparaît comme une figure anthropologique renouvelée, prenant un sens plus fondamental. Au-delà, un autre enjeu apparaît, qui sépare les positions des chercheurs, les uns se situant dans la perspective d'une promotion ou d'un plaidoyer en faveur du dominé, les autres s'efforçant de dégager une intelligibilité à partir de ce que sont les faits plutôt qu'à partir de convictions au sujet de ce qu'ils devraient être. C'est ce que fait D. Larangé, à sa manière, en se laissant guider par une écriture à divers égards aventureuse. C'est ce que font, plus rigoureusement me semble-t-il, les articles

de Kee Mew & Jean-François et de Feze, sur la base d'observations et d'hypothèses qui font avancer la réflexion.

■ Pierre HALEN

AOUDJIT (ABDELKADER), *THE ALGERIAN NOVEL AND COLONIAL DISCOURSE. WITNESSING TO A DIFFÉREND*. NEW YORK, WASHINGTON D.C./BALTIMORE, BERN, BERLIN, BRUSSELS, FRANKFURT AM MAIN, VIENNA, OXFORD : PETER LANG, COLL. FRANCOPHONE CULTURES AND LITERATURES, VOL. 58, 2010, 216 P. – ISBN 978-1-4331-1074-0.

Cet ouvrage comprend cinq chapitres, suivis de deux annexes, d'une brève histoire de l'Algérie moderne assortie de notices biographiques, d'un glossaire et d'un index de références. Le premier chapitre passe en revue les principaux romans d'auteurs algériens ayant publié essentiellement dans les années 1950 : Mouloud Feraoun, Mohammed Dib, Mouloud Mammeri et Kateb Yacine. Abdelkader Aoudjit livre ici une lecture de leurs œuvres ainsi qu'un aperçu des commentaires critiques suscités par leur publication. Il souligne l'importance de ces premières voix authentiquement algériennes dont l'émergence, selon lui, est exemplaire du phénomène de *différend*, tel qu'il fut pensé par Jean-François Lyotard.

La théorie du *différend* telle que J.-F. Lyotard l'a conceptualisée est expliquée en détail dans le deuxième chapitre. Elle sert, dans le chapitre suivant, de grille de lecture des romans étudiés. J.-F. Lyotard considère que le *différend*, contrairement au litige, implique la « résolution » d'un conflit qui a lieu dans la langue du dominant. Comme le dominé ne maîtrise pas cette langue, il est réduit au silence. Tel aurait été le sort des Algériens dans le système colonial, explique A. Aoudjit. Le deuxième chapitre comprend aussi une longue considération comparant la condition coloniale à l'Holocauste.

Le troisième chapitre se concentre, pour sa part, sur la notion de témoignage : les auteurs dont les œuvres sont analysées ici témoignent surtout du fait que les Algériens colonisés n'avaient pas les moyens de lutter contre les discours dominants de l'époque. À titre d'exemple, A. Aoudjit relève les images de faim, de maladie, d'hostilité et d'errance dans *La Grande Maison* de Mohammed Dib. Le quatrième chapitre revient sur l'hégémonie de ces discours et la nécessité de subvertir le rapport de forces inégal en donnant la parole aux marginalisés. Ce chapitre rappelle, en outre, que la révolte des Algériens mise en scène dans *Métier à tisser* et *L'Incendie* de M. Dib résulte d'un sentiment de solidarité entre les ouvriers.